
 CHAPITRE XXVI.

Avis pour les Femmes.

§. 350. **L**es femmes sont sujettes à toutes les maladies que je viens de décrire, & leur sexe les expose à quelques autres qui dépendent de quatre causes principales ; les regles, les grossesses, les couches, & les suites de couches. Je ne pense point à traiter ici de toutes ces maladies ; elles exigeroient un volume plus gros que celui-ci, & je suis obligé de me borner à des avis généraux sur ces quatre objets.

§. 351. La nature qui destinoit les femmes à élever le genre humain dans leur sein, les a assujetties à un écoulement de sang périodique, qui est la source d'où l'enfant tirera un jour sa subsistance.

- Cette évacuation commence généralement dans ce pays, entre quatorze & seize ans. Souvent, avant qu'elle paroisse, les jeunes filles sont pendant long-temps dans un état de langueur, qu'on appelle *chlorosé*, *oppilations*, *pâles-couleurs* ; & quand elle tarde trop à venir, elles tombent dans des maladies très-graves & fort souvent mortelles. Mais on attribue cependant, fort mal-à-propos, à cette cause, tous les maux auxquels elles sont sujettes à cet âge ; ils dépendent d'une autre dont les oppilations mêmes ne sont souvent que l'effet ;

l'effet de la rentrée de l'humeur galeuse, on les guérit, si le malade n'est pas à l'extrémité, en faisant reparoître la gale, par le moyen d'une chemise de galeux, qu'on lui fait porter pendant vingt-quatre heures. On combat ensuite cette nouvelle maladie peu à peu, avec plus de précautions.

l'effet ; c'est la foiblesse qui est naturelle & nécessaire à ce sexe. Les fibres des femmes, destinées à céder quand elles seront tendues par tout le volume de l'enfant & de ses accompagnements, volume souvent très-considérable, devoient être moins roides, moins fortes, plus lâches que celles des hommes ; par-là même la circulation se fait chez elles avec moins de force, le sang est moins épais, plus aqueux, les humeurs ont plus de penchant à croupir dans les viscères, & à former des engorgements.

§. 352. L'on prévientroit les maux auxquels cette constitution peut conduire, en aidant la foiblesse des mouvements naturels par l'augmentation de mouvement que fournit l'exercice ; mais ce secours, qui seroit en quelque façon plus nécessaire aux femmes qu'aux hommes, leur est enlevé par l'éducation qu'on leur donne ; on les applique aux ouvrages de ménage, qui exercent beaucoup moins que ceux auxquels la vocation des hommes les appelle ; elles se donnent peu de mouvement, la disposition naturelle de foiblesse s'accroît, & elles deviennent alors malades, le sang circule mal, il perd ses qualités ; les humeurs croupissent par-tout, aucune fonction ne se fait bien.

Elles commencent à tomber dans un état de langueur, quelquefois très-jeunes, & plusieurs années avant qu'il soit question des regles ; cette langueur les rend paresseuses ; le mouvement les fatigue un peu, elles n'en prennent point ; il seroit le remède de ce mal commençant, mais le remède les peine, elles le rejettent, & le mal augmente.

L'appétit se déränge comme les autres fonctions ; elles en ont peu, les aliments ordinaires ne le réveillent point ; elles se livrent à des fantai-

fies, souvent les plus bizarres, qui achevent de ruiner l'estomac, les digestions & la santé.

Quelques années s'écoulent, le temps des règles approche, & elles ne paroissent point, par deux raisons; la première, c'est que la santé est trop affoiblie pour établir cette nouvelle fonction dans le temps que toutes les autres languissent; la seconde, parce qu'elles ne sont point nécessaires, puisqu'elles sont destinées à évacuer, hors de la grossesse, le sang superflu que la femme est destinée à produire, afin qu'elle ne fournisse pas de son nécessaire à l'enfant, & que ce superflu n'existe point chez les filles languissantes dès long-temps.

§. 353. Cependant le mal augmente, parce que toute maladie qui ne guérit pas, fait des progrès journaliers; on l'attribue à la suppression, mais souvent on se trompe, puisque la maladie ne vient point toujours de la suppression, & que la suppression vient souvent de la maladie. Cela est si vrai que lors même que cette évacuation arrive, si la foiblesse subsiste, les malades n'en sont pas mieux, au contraire; & souvent l'on voit de jeunes garçons qui, ayant reçu de la nature une constitution & de leurs parents une éducation féminines, ont les mêmes maux que les jeunes filles oppilées.

Les filles de la campagne, qui menent souvent le genre de vie des hommes, sont moins sujettes à ce mal que celles de la ville.

§. 354. Qu'on ne s'y trompe donc point, tous les maux des jeunes filles ne viennent point du manque des règles. Il y en a cependant qui dépendent réellement de cette cause; c'est quand une jeune fille forte, robuste, bien portante, qui a fait à-peu-près son cru, qui a beaucoup de sang, n'a point cette évacuation dans l'âge marqué; alors

ce superflu de sang occasionne mille maux, & beaucoup plus violents que ceux qui ne dépendent que de la cause précédente.

Si les filles oisives de la ville sont plus sujettes aux oppilations qui dépendent de la foiblesse dont j'ai parlé, ou qui l'accompagnent, les filles de la campagne sont plus sujettes à cette dernière espèce qui dépend de trop de sang retenu, que celles de la ville; & c'est ce qui procure ces maladies singulieres qui paroissent surnaturelles au peuple, & que par-là même il attribue aux sortileges.

§. 355. Lors même que les regles sont venues, elles se suppriment souvent, & il n'y a aucune maladie que cette suppression n'ait produite. Elles se suppriment souvent, dans le cas du §. 351, par la continuation de la maladie qui avoit mis obstacle à leur arrivée, & dans d'autres cas, par d'autres causes, telles que le froid, l'humidité, une peur violente, toute passion trop forte, des aliments trop froids, ou indigestes, ou trop chauds, des boissons à la glace, un exercice porté trop loin, les veilles. Les accidents que ces suppressions occasionnent, sont quelquefois plus violents que ceux qui précèdent la première venue.

§. 356. La facilité avec laquelle cette évacuation se supprime, diminue, se dérange par les causes que je viens d'assigner; les maux affreux, qui sont la suite de ces dérangements, me paroissent des raisons bien fortes pour engager les femmes à donner tous leurs soins pour en conserver la régularité à tous égards, en évitant, à cette époque, toutes les causes qui peuvent leur nuire. Si elles vouloient bien, non-pas sur ma parole, mais sur celle de leurs meres, de leurs parents, de leurs amies, sur leur propre expérience; si elles vouloient bien, dis-je, se persuader combien il leur

importe de se ménager dans ces temps critiques, il n'y en a pas une qui, dès la première apparition, jusqu'au dernier retour, ne se conduisit avec la plus scrupuleuse régularité.

Leur conduite, dans ces circonstances, décide absolument de leur santé, de celle de leurs enfants, de leur bonheur, de celui des personnes avec qui elles ont à vivre.

Plus elles sont jeunes & délicates, plus les ménagements sont nécessaires. Je sais que la robuste campagnarde néglige quelquefois impunément de se ménager, mais d'autres fois elle en est cruellement punie; & je pourrois produire une longue liste de celles qui se sont jetées, par leurs imprudences, dans les situations les plus tristes.

Outre l'attention qu'il faut avoir d'éviter les causes générales que j'ai indiquées dans le §. précédent, chacune doit observer ce qui lui nuit plus particulièrement à cette époque, & y renoncer pour toujours.

§. 357. Il y a plusieurs femmes chez lesquelles les règles viennent toujours sans aucun dérangement de leur santé; il y en a d'autres qui sont incommodées à chaque retour, & quelques-unes pour lesquelles ils sont affreux, par la violence des coliques qui les précèdent ou les accompagnent, & qui sont plus ou moins longues. J'en ai vu ne durer que quelques minutes, d'autres quelques heures; il y en a qui durent plusieurs jours, & qui sont accompagnées de vomissements, de défaillances, de convulsions occasionnées par l'atrocité des douleurs, de vomissements de sang, de saignements de nez, &c. qui, en un mot, paroissent les mettre aux portes de la mort. Cet état demande une très-sérieuse attention; mais comme il dépend de plusieurs causes, souvent très-opposées, il est impossible d'indiquer

ici le traitement qui convient à chacune. Quelques femmes ont le malheur d'être sujettes à ces accidents tous les mois, depuis la première apparition des règles jusqu'à leur dernier retour, à moins que les remèdes, le régime, quelquefois une couche ne les en délivrent; quelques autres ne souffrent que de temps en temps, tous les deux, trois, quatre mois; de troisièmes, après avoir souffert cruellement pendant les premiers mois, & même les premières années, cessent de souffrir ensuite; d'autres enfin, après avoir eu leurs règles pendant très-long-temps, sans aucune douleur, se trouvent assujetties à des douleurs cruelles, tous les retours, si, par imprudence ou par fatalité, elles ont essuyé quelque dérangement qui les ait supprimées, diminuées, retardées; & cette considération doit rendre prudentes celles même qui passent ordinairement cette crise sans douleurs; elles doivent toutes être persuadées, que quoiqu'elles n'aient aucune incommodité sensible, elles sont cependant plus délicates, plus sensibles aux impressions des corps étrangers, plus aisément affectées par les mouvements de l'ame, & ont l'estomac plus foible.

§. 358. Ces mêmes règles peuvent être trop abondantes, & elles jettent dans des maladies très-graves, mais dont je ne parlerai pas, parce qu'elles sont beaucoup moins fréquentes que celles qui sont produites par la suppression; d'ailleurs on pourra faire usage, dans ce cas, des conseils que je donnerai plus bas, en parlant des pertes de sang qui ont lieu dans la grossesse, (voyez §. 365.)

§. 359. Enfin, lors même qu'elles sont le plus régulières, après avoir duré un certain nombre d'années, (il est rare que cela aille à trente-cinq ans,) elles finissent naturellement & nécessairement, entre quarante-cinq & cinquante ans, quelquefois même plutôt, rarement plus tard,

& l'époque de cette cessation est ordinairement fâcheuse pour les femmes.

§ 360. L'on prévient les maux décrits §. 352, en évitant les causes qui les produisent, & 1^o en faisant prendre beaucoup de mouvement aux jeunes filles, sur-tout dès que l'on remarque la plus légère atteinte du mal.

2^o En ayant l'œil sur elles pour qu'elles ne mangent point de choses contraires, puisqu'il y a peu de corps dans la nature, même parmi les moins propres à servir d'aliments & les plus dégoûtants, qui n'aient été l'objet de leurs bizarres fantaisies. Les aliments gras, pâteux, farineux, aigres, aqueux leur sont nuisibles. Les thés d'herbes, qu'on leur fait souvent boire pour les guérir, suffiroient pour les jeter dans cette maladie, en augmentant le relâchement des fibres, qui en est la première cause. Si l'on veut boire quelques infusions, qu'on les boive froides. La meilleure boisson pour elles, c'est l'eau de Forges.

3^o Il faut éviter les remèdes chauds, âcres, & destinés uniquement à forcer les règles, qui sont souvent des maux affreux, & ne sont jamais du bien. (1) Ils sont sur-tout d'autant plus pernicieux que la malade est plus jeune.

(1) L'état de la malade doit déterminer l'usage de différents remèdes, pour procurer le retour de ses règles. Lorsqu'elle est d'un tempérament fort, vis, sanguin, coloré, lorsque le pouls est élevé, dur, fréquent, tout ce qui peut rendre le sang plus fluide, & relâcher les vaisseaux de la matrice est nécessaire; les bains d'eau pure agréablement tiède, les lavements, les lavepieds, les boissons délayantes, comme le petit-lait & l'eau de poulet, les aliments les plus doux & les plus rafraîchissants sont indiqués, les remèdes chauds, comme sont la plupart des emménagogues proprement dits, ne peuvent que nuire.

Lors au contraire que la malade est pâle, foible, languissante, lorsqu'elle paroît menacée d'engorgements squirrheux dans les viscères du bas-ventre, que tout le corps

4° Si le mal empire, il faut leur ordonner quelques remedes ; non point des purgatifs, des delayants, des bouillons d'herbes, des fels, & je ne fais combien d'autres choses nuisibles ; mais la limaille de fer, qui est le vrai remede de ces maux. Il faut prendre la limaille de vrai fer, & non point celle d'acier, & faire attention qu'elle ne soit point rouillée ; dès qu'elle l'est, elle n'a presque plus aucune efficacité.

Dans les commencements du mal & aux jeunes filles, il suffit d'en donner quinze ou vingt grains par jour, en y joignant l'exercice, & une diete convenable. Quand le mal est plus grave & la malade moins jeune, on peut aller hardiment jusqu'à un quart d'once. On fait bien de joindre à la limaille quelques amers ou quelques aromates, & l'on trouvera indiqués dans les N° 54, 55 & 56, les remedes les plus utiles dans ces cas, sous la forme de poudre, de vin & d'opiat. Quand on se propose de déterminer les regles, il faut faire usage du vin N° 55, qui réussit ordinairement ; mais j'avertis, & je souhaite qu'on y fasse attention, que souvent la suppression est l'effet & non pas la cause de la maladie, & qu'il convient alors de rétablir la santé, & non-pas de chercher à forcer les regles, qui seroient à cette époque quelquefois plus nuisibles qu'utiles, & qui reviennent naturellement quand la malade est guérie ; leur retour doit suivre le retour de la santé, & ne doit ni ne peut le précéder ou l'amener. Il y a des cas sur-tout dans lesquels il seroit très-dangereux de vouloir employer des remedes chauds ou actifs, c'est quand il y a de la fièvre, de la toux, quelque hémorragie, une grande maigreur, de l'alté-

est œdémateux, les remedes chauds deviennent nécessaires pour augmenter en même-temps l'action des solides, les secrétions & les évacuations. Les relâchans, qui conviennent dans le premier cas, nuiroient dans celui-ci.

ration ; il faut détruire tous ces maux avant que d'ordonner aucun remede chaud pour déterminer les regles. L'on imagine mal-à-propos que cette évacuation guérit les femmes de tous les maux , & cette erreur coûte la vie à un grand nombre.

§. 361. Pendant qu'on prend ces remedes , il ne faut prendre aucune des choses que j'ai déconseillées dans les §. précédents , & l'on doit en aider l'effet par le mouvement. Celui d'une voiture est très-salutaire , celui de la danse l'est aussi beaucoup , moyennant qu'il ne soit pas porté jusqu'à l'excès.

Quand le mal a des rechûtes , on se conduit tout comme si c'étoit une premiere attaque.

§. 362. L'autre espece d'oppilations , décrite dans le §. 354 , demande une conduite très-différente. La saignée , qui est pernicieuse dans la premiere espece , & dont l'usage jette plusieurs jeunes filles dans une langueur incurable , a souvent emporté cette espece dans le moment. Les bains de pied tièdes , les poudres N^o 20 , le petit lait ont souvent réussi ; mais il faut d'autres fois des soins appropriés à chaque cas particulier , & par-là même on doit consulter.

§. 363. Quand les regles cessent par l'âge , (§. 359.) si elles cessent tout-à-coup , & si elles étoient abondantes auparavant , il faut nécessairement, 1^o faire une saignée & la réitérer tous les six , ou même tous les quatre , ou tous les trois mois. (1)

2^o Diminuer

(1) La saignée doit être regardée dans ce cas comme un mal quelquefois nécessaire. On s'y déterminera si on ne peut espérer la guérison par les autres secours indiqués ; mais nous croyons qu'on ne doit jamais y revenir sans une indication pressante , sans un examen nouveau & approfondi. Il faut accoutumer la nature à se débarrasser par la voie des selles , des sueurs ou des urines , de la trop grande abondance des humeurs , à séparer elle-même celles qu'elle doit rejeter , & à diminuer la formation d'une aussi grande quantité

2° Diminuer la quantité des aliments, surtout de la viande, des œufs & du vin.

3° Augmenter l'exercice.

4° Prendre souvent, le matin à jeun, la poudre N° 24, qui est excellente dans ce cas, parce qu'elle augmente un peu toutes les évacuations naturelles par les selles, les urines & la transpiration, & diminue par-là la quantité de sang qui se forme naturellement.

Si cette cessation est annoncée ou mêlée, comme il arrive souvent, par des pertes abondantes, la saignée n'est pas aussi nécessaire: mais le régime & la poudre N° 24 le sont beaucoup, & il faut y joindre de temps en temps la purgation N° 23. Les remèdes astringents employés à cette époque, peuvent occasionner des cancers de matrice.

Il périt plusieurs femmes à cet âge, parce qu'il est très-aisé de leur faire du mal; ce qui doit les rendre très-prudentes sur tous les remèdes qu'elles emploient. Mais aussi il arrive souvent que leur constitution change à leur avantage; leurs fibres deviennent plus fortes; elles se trouvent plus robustes, plusieurs petites infirmités finissent, & elles jouissent ensuite d'une vieillesse très-heureuse; j'en ai vu plusieurs qui, à cinquante-deux ou cinquante-trois ans, quittoient les lunettes, dont elles se servoient depuis cinq ou six.

Le régime que je viens d'indiquer, la poudre N° 24, la boisson N° 32, conviennent beaucoup dans presque toutes les pertes habituelles,

quantité de sang. Mais pour que la nature s'y prête, & y soit forcée, il faut qu'elle souffre un peu, & qu'elle jouisse de toutes ses forces. Nous pensons que ni l'un ni l'autre n'arriveroient si on prévenoit la pléthore par des saignées régulières. Les femmes de la campagne sont beaucoup moins exposées à tous ces maux que celles de la ville; celles-ci doivent imiter les premières, si elles veulent jouir de leur sort.

(je parle des femmes du peup'e) à quelque âge que ce soit.

De la Grossesse.

§. 364. Les grossesses sont généralement beaucoup plus heureuses dans les campagnes qu'à la ville. Les paysannes sont cependant sujettes, comme les femmes de la ville, aux maux de cœur & aux vomissements le matin, aux maux de tête & aux maux de dents; mais ces maux cedent à la saignée, qui est presque le seul remede dont elles aient besoin. (1)

§. 365. Quelquefois après avoir porté des fardeaux trop pesants, avoir fait des travaux violents, avoir soutenu des cahotements trop rudes, avoir fait quelque chute, elles sont attaquées de violentes douleurs de reins, qui se répandent jusques sur les cuisses, & aboutissent tout-à-fait au bas du ventre, ce qui présage ordinairement qu'elles sont à la veille de se blesser.

Il faut, pour prévenir cet accident, qui est toujours dangereux, 1^o qu'elles se mettent sur le champ au lit, & qu'elles se couchent sur la paille, si elles n'ont point de matelas, la plume est très-mauvaise dans ce cas; qu'elles restent plusieurs jours dans cette situation, ne bougeant & ne parlant presque point.

2^o Il faut tirer d'abord huit ou neuf onces de sang du bras.

(1) La trop grande abondance de sang est à la vérité la seule cause de tous ces maux; mais comme on a plusieurs moyens d'y remédier, on doit toujours préférer les plus doux, & ne point accoutumer le corps à des remedes qui peuvent tourner à son désavantage & à celui des enfants. On fera donc tous ses efforts pour éviter la saignée, en joignant l'exercice, dans un air vif, à une nourriture peu abondante, & encore moins succulente.

3^o Elles ne prendront ni viande, ni bouillon, ni œufs; mais elles vivront uniquement de quelques soupes farineuses.

4^o Elles prendront de deux en deux heures la moitié de la poudre N^o 20, & ne boiront que de la tisane N^o 2.

Il y a des femmes robustes, sanguines, qui sont sujettes à se blesser à une certaine époque, elles préviennent cet accident, en se faisant saigner quelques jours avant cette époque, & en observant un régime tel que je viens de l'indiquer. Mais cette méthode ne vaudroit rien pour les femmes délicates de la ville, qui se blessent par une toute autre cause, & dont on prévient les fausses-couches par une méthode très-différente.

Les Couches.

§. 366. L'on remarque qu'il périt plus de femmes à la campagne, dans le temps de l'accouchement, & cela par le manque des bons secours, & l'abondance des mauvais, & qu'il en meurt plus en ville, après les couches, par une suite de la mauvaise santé.

Le besoin des sages-femmes un peu éclairées, dans la plus grande partie du pays, est un malheur trop prouvé, qui a les suites les plus funestes, & qui demanderoit toute l'attention de la police.

Les fautes qui se commettent dans le temps des accouchements sont sans nombre, & trop souvent sans remède; il faudroit un livre exprès, comme on en a dans quelques pays, pour donner les directions propres à les prévenir, & il faudroit avoir formé des sages-femmes propres à les comprendre; mais cela sort du plan que je me suis proposé. J'indiquerai seulement une des causes qui fait le plus de mal; c'est l'usage des choses

chaudes, que l'on donne dès que l'accouchement est pénible ou lent, comme castor, teinture de castor, safran, sauge, rue, sabine, huile d'ambre, vin, thériaque, vin brûlé avec des aromates; café, eau-de-vie, eau d'anis, de noix, de fenouil & autres liqueurs. Toutes ces choses sont de vrais poisons, qui, bien loin de hâter l'accouchement, le rendent plus difficile, en enflammant & la matrice, qui ne peut plus se contracter, & les parties qui servent de passage, qui par-là même se gonflent, retrécissent les voies, & ne peuvent plus prêter. (1) D'autres fois ces poisons chauds produisent une hémorragie qui tue en peu d'heures.

§. 367. L'on sauveroit un grand nombre de meres & d'enfants, par une méthode directement contraire. Dès qu'une femme, bien portante avant ses couches, robuste, bien faite, se trouveroit en travail, & que le travail paroîtroit douloureux & difficile, bien-loin de l'encourager à des efforts précoces, qui perdent tout, & de les aider par les remèdes destructifs dont je viens de parler, il faut lui ordonner une saignée du bras, qui prévient l'engorgement & l'inflammation, calmera les douleurs, relâchera les parties, & disposera tout favorablement. (2)

L'on ne doit donner d'autre nourriture, pendant le temps du travail, qu'un peu de panade

(1) On ne doit employer les cordiaux, les échauffants que dans les grandes foiblesses sans fièvre, & encore doit-on toujours commencer par les doux, tels que le vin vieux avec du sucre, les rôties au sucre, & sem- blables.

(2) Ce conseil n'a lieu que lorsque la femme pléthorique & vive annonce par son pouls, par ses couleurs, que l'engorgement des vaisseaux sanguins produit une tension, des douleurs trop grandes, & fait craindre une perte de sang trop considérable.

toutes les trois heures , & de l'eau panée autant que le malade en veut.

On donne de quatre en quatre heures un lavement avec une décoction de mauve & un peu d'huile ; dans l'intervalle on fait mettre sur une étuve , c'est-à-dire sur un bassin , ou sur une chaise percée, dans lequel il y a de l'eau chaude ; l'on frotte le passage avec un peu de beurre , & l'on tient sur le ventre des fomentations d'eau chaude , qui sont les plus efficaces.

En suivant cette route, non-seulement les sages-femmes ne font point de mal , mais elles laissent à la nature le temps de faire du bien ; un grand nombre d'accouchements qui paroissent difficiles se terminent heureusement , & l'on a au moins le temps d'aller chercher des secours. D'ailleurs les suites de couches sont heureuses ; au lieu qu'en suivant la méthode échauffante , lors même que l'accouchement est fait , la mere & l'enfant ont si cruellement souffert qu'ils périssent souvent l'un & l'autre.

§. 368. Je fais que ces moyens sont insuffisants lorsque la situation de l'enfant est mauvaise , ou qu'il y a quelque vice de conformation chez la mere ; mais au moins ils empêchent l'augmentation du mal , & , comme je l'ai dit , laissent le temps de recourir aux Chirurgiens - Accoucheurs , ou à quelques sages-femmes un peu moins mal instruites.

Je réitere encore que les sages-femmes doivent bien se garder de presser les femmes à faire des efforts qui leur font un mal infini , & qui peuvent rendre fâcheux l'accouchement , qui , avec un peu de patience , eût été le plus heureux ; & j'insiste d'autant plus volontiers sur ce danger des efforts précipités , & sur la nécessité de la patience , que cette pratique fâcheuse est presque générale dans ce pays.

L'on craint la foiblesse dans laquelle les malades paroissent être , on imagine qu'elles n'auront pas la force d'accoucher , & c'est la raison dont on s'autorise pour leur donner des cordiaux ; mais cette raison est chimérique ; l'on ne perd pas si promptement les forces ; les douleurs légères abattent , mais à mesure qu'elles augmentent , les forces se relevent ; elles ne manquent jamais quand il n'y a point d'accident étranger , & l'on doit être persuadé que , dans une femme saine & bien portante , ce n'est jamais la foiblesse qui empêche l'accouchement.

Suites de Couches.

§. 369. Les suites de couches les plus fréquentes dans les campagnes sont, 1^o les pertes de sang excessives. 2^o L'inflammation de matrice. 3^o La suppression subite des lochies, c'est le nom qu'on donne à la perte qui fait ordinairement la couche. 4^o Les ravages du lait.

Les pertes trop abondantes doivent être traitées par les moyens indiqués §. 365 ; & si la perte est excessive , l'on applique sur le ventre , les reins , les cuisses , des linges trempés dans un mélange de parties égales d'eau & de vinaigre , qu'on change dès qu'ils commencent à être secs , & qu'on quitte dès que la perte commence à diminuer.

§. 370. L'inflammation de matrice se manifeste par les douleurs dans tout le bas du ventre , la tension de tout le ventre , l'augmentation des douleurs quand on le touche , une espee de tache rouge qui monte au milieu du ventre jusqu'au nombril , & qui , quand le mal empire , devient noire , ce qui est toujours mortel ; une foiblesse étonnante , le visage prodigieusement changé , un léger délire , une fièvre continue avec un

pouls foible & dur , quelquefois des vomissements continuels , souvent le hoquet , une perte très-peu abondante d'une eau rousse , puante , âcre ; des envies fréquentes d'aller à la selle ; des ardeurs & quelquefois une suppression d'urine.

§. 371. Ce mal très-grave & souvent mortel , doit être traité comme les maladies inflammatoires. Il faut sur-tout , après les saignées , (1) donner fréquemment des lavements d'eau tiède , en injecter dans la matrice , en appliquer continuellement sur le ventre , & boire abondamment , ou de la tisane d'orge toute simple , sur chaque pot de laquelle on met un demi-quart d'once de nitre , ou des laits d'amandes N^o 4.

§. 372. La suppression totale des lochies , qui occasionne les maladies les plus violentes , se traite précisément de la même façon ; & si malheureusement l'on donne quelques remèdes chauds pour en forcer la sortie , l'on ôte , dans le moment , toute espérance de guérison.

§. 373. Si la fièvre de lait est très-forte , la tisane d'orge du §. 371 , & les lavements , avec une diète très-légère , uniquement de panade ou de quelques autres farineux très-clairs , la dissipent.

§. 374. Les femmes délicates , qui ne sont pas soignées comme il seroit nécessaire , ou celles que la nécessité oblige à travailler trop tôt , sont exposées à plusieurs accidents qui dépen-

(1) On ne se décidera à la saignée (suivant notre avis) que dans le cas où l'accouchée a perdu peu de sang , lorsqu'elle est pléthorique , que la suppression est totale , & l'inflammation de la matrice bien démontrée par l'élévation & la vivacité de la douleur du bas du ventre. Dans les cas douteux , il faut toujours tenter les fomentations , les cataplasmes , les liniments , les lavements émollients , les potions , les tisanes lénitives , tempérantes , diurétiques , & les lave-pieds dans de l'eau tiède , avant de s'y déterminer.

dent souvent de ce que la transpiration & l'évacuation des lochies ne se faisant pas bien, & la séparation du lait dans les seins étant troublée, il se forme ce qu'on appelle des dépôts laiteux, qui sont toujours très-fâcheux, & surtout quand ils se font sur quelque partie intérieure. Il s'en fait fréquemment sur les cuisses, & dans ce cas, il faut faire usage de la tisane N^o 58, & appliquer dessus la tumeur les cataplasmes N^o 59. Ces deux remèdes dissipent insensiblement le mal, s'il peut se dissiper sans suppuration. Si cela n'est pas possible, & qu'il se forme du pus, un Chirurgien ouvre l'abcès, & le traite comme un autre.

§. 375. Si le lait se coagule dans le sein, il est de la plus grande importance de dissiper incessamment cette grosseur, sans quoi elle se durcit, devient squirrhe; & de squirrhe souvent, au bout d'un certain temps, cancer; c'est-à-dire, la plus cruelle des maladies.

L'on prévient cet horrible mal, en remédiant à ces petites tumeurs dès le commencement. Il n'y a rien de plus efficace pour cela que les remèdes N^o 57 & 60; mais il est toujours prudent de ne rien faire sans consulter.

Dès qu'il y a une dureté invétérée, & exempte de douleur, il ne faut faire aucune application, toutes sont nuisibles, & celles qui sont grasses, irritantes, résineuses, spiritueuses, changent promptement le squirrhe en cancer. Quand le cancer est manifesté, toutes les applications sont aussi également nuisibles, excepté celle N^o 60. Le cancer a été long-temps incurable; depuis quelques années l'on en a guéri quelques-uns avec le remède N^o 57, qui n'est cependant pas infallible, mais qu'on doit toujours essayer. (1)

(1) L'usage de la ciguë tenté à Lyon par tous ceux

§. 376. Les bouts des seins des nourrices s'écorchent souvent, & les font cruellement souffrir. Un des meilleurs remèdes, c'est la pommade la plus simple, un mélange d'huile & de cire fondues ensemble, ou l'onguent N° 66; & si le mal est opiniâtre, il faut purger, ce qui réussit ordinairement.

CHAPITRE XXVII.

Avis pour les Enfants.

§. 377. **L**es maladies des enfants, & tout ce qui regarde leur santé, sont des objets qui ont été généralement trop négligés par les Médecins, & dont on a confié trop longtemps la direction aux personnes les moins propres à s'en charger. Leur santé est cependant bien importante; il faut les conserver, si l'on veut avoir des hommes, & leur médecine est susceptible d'un plus grand degré de perfection qu'on ne le croit ordinairement; elle a même un avantage sur celle des adultes, c'est que l'on ne trouve pas des complications de maux aussi fréquentes.

L'on dit qu'ils ne savent pas se faire entendre; cela est vrai jusqu'à un certain point, mais cela ne l'est pas exactement, & s'ils ne parlent pas notre langage, ils en ont un qu'il faut étudier.

qui avoient des cancers à traiter, & donné même à de très-grandes doses, n'a rien produit dans cette ville qui ait mérité une attention sérieuse de la part des Observateurs. Plusieurs personnes avoient cependant pris la précaution de faire venir l'extrait de Vienne en Autriche, de le tenir des mains de M. Storck lui-même. Ce remède a eu si peu de succès qu'on l'a presque entièrement abandonné.